



Raymond Roussel à l'âge de dix-neuf ans. 1896. (Ph. Otto et Pirou; Court. l'éditeur)

RAYMOND ROUSSEL

féerie pour tout de suite

Felix Macherez

Raymond Roussel, *Nouvelles impressions d'Afrique* suivi de *l'Âme* de Victor Hugo

Suivi de Jean Ferry, *Études des Nouvelles impressions d'Afrique*. Introduction par Hervé Lavergne
Aux Feuillantines, 520 p., supplément de 24 p., 26,90 euros

L'ultime texte publié du vivant de Raymond Roussel (1877-1933) s'offre une réédition capitale. Le volume, augmenté de deux études de Jean Ferry, restitue la puissance d'une œuvre-limite.

■ De Raymond Roussel, on a surtout retenu la vie. Il faut se figurer ce divin dandy régnant sur sa flotte de Rolls Royce, dont deux n'étaient affectées qu'à lui rapporter les fruits de ses vergers – détail si déraisonnable qu'il en devient immédiatement roussélien ! Prenant un seul repas par jour, mais de midi à 17 heures : 18 plats d'affilés. Ou voyageant pour ne rien voir, traversant les paysages dans son énorme roulotte de luxe, rideaux fermés. Je l'imagine très bien en 1896, écrivant *la Doublure*, saisi par la conviction extatique d'une gloire totale, voyant des rayons de lumière jaillir de sa plume pour éblouir le monde, au point de fermer ses volets afin d'éviter qu'une foule adoratrice ne se masse sous ses fenêtres ! Le succès n'arriva pas, et l'échec du livre ouvrit sous ses pieds un gouffre dont il ne sortit jamais vraiment, glissant lentement vers l'ombre, jusqu'à cette chambre de Palerme, en 1933, saturée de barbituriques et de poisons divers, où on le retrouva mort : accident, suicide, assassinat (1) ?... Mais, comme l'écrit Rimbaud, à chaque être plusieurs autres vies sont dues. Et les vraies vies de Raymond Roussel, ce sont ses livres : des existences intérieures, purement imaginaires, où rien ne procède du réel et tout de l'invention.

J'ai toujours été sidéré par les très étranges et trop méconnus *Impressions d'Afrique* (1910), *Locus Solus* (1914) *l'Étoile au front* (1924), par ses univers de contes épiques où les pulsions les plus violentes, coulées dans une langue classique jusqu'au délire, se déploient avec une précision monstrueuse. On jurerait une œuvre écrite depuis le palais du Facteur Cheval, quelque part entre la piaule orientale de Pierre Loti et l'atelier visionnaire de Jules Verne – ses dieux lares.

C'est inouï qu'un tel fou ait eu l'apparence d'un lord tropical irréprochable : costume copurichic, très haut col (d'une chemise à usage unique, jetable comme un Kleenex), nœud papillon, raie au trois-quart ou chapeau souple, moustache millimétrée, canne de promenade. Ce surbourgeois froidement loufoque portait en lui une machine mentale si extravagante qu'elle finit par pulvériser jusqu'à l'idée même de réalité. Peu d'écrivains auront poussé aussi loin l'inexpérience du monde pour atteindre la féerie verbale la plus radicale.

Car Raymond Roussel n'est pas un excéntrique pour salons surréalistes. C'est le maître du pourquoi du comment. C'est l'« ultra-moderne dramaturge », l'unique grand écrivain qui ne pouvait faire école dans le cloaque des Lettres. Pour absorber un tel monstre, il fallait un artiste d'une espèce voisine, possédant le même génie, la même souveraineté de